J. Dufour

***Le Rouge et le noir*, Stendhal**

**DISSERTATION**

Sujet :

« Il faut passer du côté de Julien, sans quoi on serait méprisé par la partie de soi que cette lecture a réveillée. […] Nous sommes donc invités à juger de la vertu d’un homme, non d’après ses actions, mais d’après la puissance qu’il a sur lui-même. Invités ? Bien plutôt par le roman même et par les plus enivrants des mouvements du cœur, *nous sommes transportés de l’autre côté de ce jugement*, comme si nous l’avions fait. *Nous délibérons après avoir décidé.* On est stendhalien ou on ne l’est pas, et il n’y a pas de position intermédiaire ».

En quoi, ce propos D’Alain (*Stendhal*, Rieder, 1935, p. 27-29) propose-t-il une lecture singulière du roman de Stendhal ?

Après avoir évoqué les « romans *pour les femmes de chambre* […] où le héros est toujours parfait et d’une beauté ravissante, fait *au tour* et avec de grands yeux à *fleur de tête* », Stendhal explique, dans son projet d’article sur *Le Rouge et le noir*, sa volonté de s’en démarquer en créant des « personnages peints avec vérité, mais peu aimables », en particulier son héros : « L’auteur ne traite nullement Julien comme un héros de roman de *femmes de chambre*, il montre tous ses défauts, tous les mauvais mouvements de son âme ». Et les contemporains semblent unanimes pour souligner le caractère atroce du héros : « monstre moral » doté d’un « machiavélisme de roué et de méchant » selon *Le Correspondant* du 14 janvier 1831, Julien est encore décrit par Sainte-Beuve en 1854 comme « un monstre odieux, impossible, un scélérat ». Refusant cette lecture devenue traditionnelle du héros du *Rouge et le noir*, Alain exprime, dans son ouvrage intitulé *Stendhal*, sous le chapitre II, « L’honnête homme », la nécessité de « passer du côté de Julien » pour « juger de la vertu d’un homme, non d’après ses actions, mais d’après la puissance qu’il a sur lui-même. » Selon lui, c’est le roman qui nous « invit[e] » ou plutôt nous « transport[e] *de l’autre côté de ce jugement*, comme si nous l’avions fait. *Nous délibérons après avoir décidé.* » Et de conclure : « On est stendhalien ou on ne l’est pas, et il n’y a pas de position intermédiaire. » Ainsi, le lecteur serait placé en position de juge du personnage de Julien, non selon les lois de la morale traditionnelle, mais selon les lois du roman et de son auteur, seules aptes à définir la vertu du héros. Après avoir examiné les reproches adressés à l’encontre de Julien par les contemporains, nous nous attacherons à montrer dans quelle mesure le roman invite son lecteur à la sympathie pour le personnage. Nous nous demanderons finalement si être « stendhalien » ne signifie pas dépasser les jugements de valeurs traditionnels pour accepter un personnage complexe, miroir de son époque.

\*\*

Pour Mérimée, « il y a dans le caractère de Julien des traits atroces […] qui font horreur ». Voyons dans un premier temps ce qui justifie ce jugement défavorable et quasi-unanime des contemporains de Stendhal à l’égard du personnage principal du *Rouge et le noir*.

Dès son apparition dans le roman, Julien est l’objet de jugements dépréciatifs des autres personnages. Le père Sorel le désigne comme « son vaurien de fils » (I, 4) ; Mme Derville l’accuse d’être « bien violent » (I, 9), d’avoir « de bien sottes manières » (I, 14).

Le narrateur du roman lui-même ne manque pas de mettre fréquemment en accusation son héros, d’en souligner les insuffisances. Il lui donne des « regards de tigre » (II, 10), se moque : « J’avoue que la faiblesse dont Julien fait preuve dans ce monologue me donne une pauvre opinion de lui » (I, 22). Georges Blin parle à ce sujet de « désolidarisation ironique » par le biais d’« intrusions d’auteur ». Résultat de ces éléments de portrait du personnage, l’antipathie d’une grande partie du lectorat du roman. D’après Alain, « autour de Julien, la critique s’aigrit promptement. Hypocrite, il l’est ; assassin de la plus tendre et de la plus fidèle des femmes, il l’est. »

La critique, en effet, en a fait un cœur sec, un calculateur cynique. Et pour cause, le quatrième chapitre de la première partie, qui voit la première apparition du jeune homme, est introduit par une épigraphe attribuée à Machiavel. Le héros est ainsi inscrit dans la lignée d’un chantre de la ruse et de la dissimulation, ce que confirme son attitude dès le chapitre suivant : « Il jugea qu’il serait utile à son hypocrisie d’aller faire une station à l’église. » Et en effet, l’un de ses modèles avoués est le parangon de l’hypocrisie créé par Molière : « Il se dit, comme son maître Tartuffe, dont il savait le rôle par cœur : Je puis croire ces mots un artifice honnête […] Tartuffe aussi fut perdu par une femme, et il en valait bien un autre » (II, 13, GF p.402). La lettre de Mme de Rénal, réponse à la demande de renseignements du Marquis de la Mole, confirme la similitude de Julien avec son modèle : « Pauvre et avide, c’est à l’aide de l’hypocrisie la plus consommée, et par la séduction d’une femme faible et malheureuse, que cet homme a cherché à se faire un état et à devenir quelque chose […] son moyen pour réussir dans une maison est de chercher à séduire la femme qui a le principal crédit. Couvert par une apparence de désintéressement et par des phrases de roman, son grand et unique objet est de parvenir à disposer du maître de la maison et de sa fortune. » Les faits tels qu’ils sont établis ici sont accablants et font de Julien un véritable Tartuffe. En témoigne la réaction du Marquis : « Je pouvais tout pardonner, excepté le projet de vous [Mathilde] séduire parce que vous êtes riche. »

Il semble, d’autre part, que la critique traditionnelle ait pris le parti de juger Julien, non comme un personnage de roman, mais comme un être de chair, « d’après ses actions ». Une entrée dans le roman par ses sources, ses « pilotis » a longtemps été privilégiée, incitée par un passage du projet d’article indiquant que « ce roman n’en est pas un. Tout ce qu’il raconte est réellement arrivé en 1826 dans les environs de Rennes ».

On a donc recherché le fait divers dont pouvait s’être inspiré Stendhal et l’on a trouvé des similitudes entre l’intrigue du *Rouge* et deux affaires : l’affaire Berthet et l’affaire Lafargue, deux jeunes gens d’humble condition jugés pour avoir tiré sur leurs maîtresses respectives. De là à juger Julien au même titre que Berthet ou Lafargue, il n’y avait qu’un pas.

Lui-même avoue face aux jurés : « Mon crime est atroce, et il fut *prémédité* » (II, 41). Si l’on choisit d’entrer dans l’œuvre en s’attachant aux faits divers qui sont, pense-t-on, à son origine, tentation est grande de juger Julien comme ses « modèles », des criminels, d’après leurs actions.

\*

Pourtant, selon Pierre-Georges Castex (« *Le Rouge et le noir » de Stendhal*, SEDES 1967) : « Telle est bien la leçon essentielle de la confrontation du héros avec les « modèles réels » qu’on pourrait être tenté de lui désigner ; il les dépasse de très haut […]. Le personnage de Julien est autrement riche, autrement consistant que ceux de Lafargue et de Berthet. » Julien fait partie de ces personnages aux multiples facettes, the « round characters » (E.M. Forster). C’est pourquoi Alain incite le lecteur honnête à ne pas s’arrêter à ses aspects antipathiques mais plutôt à passer du côté de Julien, à prendre position en faveur du héros. Quels sont les aspects du personnage qui sont susceptibles de le rendre sympathique ? ou plutôt comment le roman lui-même favorise-t-il cette sympathie ?

Le critique s’interroge : « Comme je veux m’éclairer et nullement condamner, je veux savoir seulement si Stendhal aime ou n’aime pas Julien. Or, là-dessus, il n’y a point d’hésitation. » Si les interventions du narrateur qui porte des jugements sur les motivations, les actions ou les réactions de son personnage sont parfois empreintes d’ironie, elles créent le plus souvent une relation compréhensive, amusée, affective, de l’auteur avec son personnage, comme en témoignent ces deux exemples : « Il ne faut pas trop mal augurer de Julien » (I, 8, p.98) ; « Il [Julien] était encore bien jeune ; mais, suivant moi, ce fut une belle plante » (II, 37, p.603).

Le roman peint à de nombreuses reprises un personnage d’une grande sensibilité. Le charme de Mme de Rênal parvient à lui faire oublier son système de vie : « Il ne pensait plus à sa noire ambition ni à ses projets si difficiles à exécuter. Pour la première fois de sa vie, il était entraîné par le pouvoir de la beauté » (I, 11). Lors du repas à la prison avec le directeur (I, 22), il pense aux pauvres détenus en ces termes : « Ils ont faim peut-être en ce moment, se dit-il à lui-même ; sa gorge se serra, il lui fut impossible de manger et presque de parler. » Et le narrateur de commenter : « il avait les manières mais non encore le cœur de son état. Malgré toute son hypocrisie si souvent exercée, il sentit une grosse larme couler le long de sa joue. » De tels aveux incontrôlés font du personnage de Julien un Tartuffe bien imparfait et mettent en lumière la difficulté pour lui de jouer correctement le rôle de l’hypocrite, qu’il n’est pas par nature. Fondamentalement, son sens du devoir et ses principes se révèlent incompatibles avec son ambition, ce que manifestent ses réflexions au séminaire : « Et quand je réussirais, se disait-il, avoir toute une vie à passer en si mauvaise compagnie ! » (I, 27)

Cette hypocrisie qu’on a reprochée au personnage, l’auteur n’a de cesse de la justifier. Il la motive à l’intérieur du roman par les conditions de la vie en société, l’éducation, l’expérience du monde de Julien : son « petit air hypocrite » a d’abord pour fonction d’ « éloigner le retour des taloches » (I, 4). Il justifie longuement les travers de son personnage dans son projet d’article : « Julien est battu par ses frères et par son père, il les hait. […] Comme dans sa famille, il est l’objet, le but constant des coups de poings et des plaisanteries, cette âme profondément sensible et sans cesse outragé devient méfiante, colère, envieuse […] ; fière surtout […]. L’auteur ne traite nullement Julien comme un héros de roman de femmes de chambre, il montre tous ses défauts, tous les mauvais mouvements de son âme, d’abord bien égoïste parce qu’il est bien faible et que la première loi de tous les êtres, depuis l’insecte jusqu’au héros, est de se conserver. Julien est bien le petit paysan humilié, isolé, ignorant, curieux, plein de fierté car son âme est généreuse »

Outre ces interventions de l’auteur en faveur du personnage, la sympathie du lecteur pour Julien est motivée par les choix narratifs qui invitent, transportent le lecteur du côté du héros, ce que G. Blin appelle les restrictions de champ et le réalisme subjectif : « Le parti pris de l’auteur coïncide si ostensiblement avec celui de l’auteur que nous l’adoptons, nous aussi, une fois pour toute ».

Les scènes sont bien souvent réduites aux perceptions de Julien, le lecteur est la plupart du temps amené à épouser son point de vue. C’est le cas par exemple dans le récit de la rencontre avec l’évêque d’Agde où l’identité du protagoniste et le sens de ses gestes ne sont que progressivement révélés au lecteur à mesure que Julien analyse la situation qu’il a sous les yeux. Ces techniques narratives assurent selon J. Prevost (*La Création chez Stendhal*) une « sympathie intellectuelle » entre le lecteur et le héros. Et entre voir comme Julien et penser comme Julien, il n’y a qu’un pas que nous pousse à franchir l’écriture de Stendhal.

\*

Julien n’est donc ni totalement bon, ni totalement mauvais. Ses actions et sentiments les plus répréhensibles semblent excusés par l’auteur. « Passer du côté de Julien » ne signifie pas, par conséquent, juger le personnage à l’aide des valeurs habituelles de la morale mais accepter un personnage complexe qui agit selon les règles propres au monde créé par le roman, il s’agit comme Julien Gracq d’« entrer en Stendhalie » (*En lisant en écrivant*). Alain explique en effet : « Les règles extérieures de la morale, je m’en moque ; et en cela, à n’en pas douter, je suis Stendhal de près, mes pas dans ses pas. La force d’âme et la fidélité à soi, telle est la vertu. » C’est pourquoi il parle de juger la vertu du personnage « d’après la puissance qu’il a sur lui-même ». S’il se soucie peu de respecter les règles de la morale établie, Julien en effet n’a de cesse de s’imposer des devoirs, de se contraindre : « Julien pensa qu’il était de son devoir d’obtenir que l’on ne retirât pas cette main quand il la touchait » (I, 8) ; « Je me dois à moi-même d’être son amant » (I, 14). Julien va certes contre les principes de la morale mais c’est pour être fidèle à soi-même et vaincre sa timidité, se dépasser. C’est ce que confirme le Projet d’article : « Julien a l’âme forte, le sentiment du devoir est tout-puissant sur lui. Il a puisé cette religion dans le *Mémorial de Sainte-Hélène* ». Pour exemple, Stendhal mentionne la motivation qui pousse Julien à se rendre dans la chambre de Mathilde : « Ébloui par la gloire de braver les poignards des jeunes gentilshommes qui font la cour à Mlle de la Mole et qu’il croit trouver réunis pour le berner ou pour le tuer dans la chambre de Mlle de la Mole, où elle lui a donné rendez-vous, il descend au jardin, il prend une échelle, il l’applique contre la muraille de l’hôtel et le voilà qui entre par la fenêtre chez cette noble et belle demoiselle. » Ce n’est donc pas pour obtenir les faveurs de la jeune fille mais pour se mesurer à de potentiels ennemis que Julien brave la morale.

Les coups de feu dans l’église de Verrière s’expliquent eux aussi par une règle de conduite que s’est fixée Julien. Commentant le caractère de son protégé, le marquis de la Mole assure qu’il « ne peut supporter le mépris à aucun prix » (II, 34). Le crime de Julien est motivé par le fait que la lettre de Louise de Rênal a ruiné son ambition et surtout l’a publiquement humilié. La fidélité qu’il se doit à lui-même ordonne de venger l’affront, il tire parce qu’il est de son devoir de répondre à l’insulte, d’obtenir réparation d’un outrage qui porte atteinte à son honneur, ce que confirment plusieurs éléments du texte : l’épigraphe du chapitre suivant (I, 36), attribuée à Schiller : « Ne vous attendez point de ma part à de la faiblesse. Je me suis vengé. J’ai mérité la mort et me voici. Priez pour mon âme. » ; le monologue intérieur de Julien : « il pensa au remords. Pourquoi en aurais-je ? J’ai été offensé d’une manière atroce ; j’ai tué, je mérite la mort, mais voilà tout. Je meurs après avoir soldé mon compte envers l’humanité. » (II, 36) ; l’analyse de Mathilde elle-même : « Ce que tu appelles ton crime et qui n’est qu’une noble vengeance qui me révèle toute la hauteur du cœur qui bat dans cette poitrine » (II, 38). Pierre-Georges Castex *(« Le Rouge et le noir » de Stendhal*, SEDES 1967) explique ainsi les gestes criminels du personnage : « il a sa morale qui est plus haute et qui le justifie à ses propres yeux ».

Dans l’univers du roman, l’hypocrisie elle-même devient une vertu comme en témoigne le projet d’article : « Julien a le bonheur de pouvoir jouer la froideur [envers Mathilde]. Ceci prouve qu’il avait réellement un grand caractère. Cette épreuve est sans doute une des plus difficiles auxquelles le cœur humain puisse être soumis. Cet héroïsme est couronné du plus grand succès. ». Par ailleurs, dans le roman, le narrateur blâme la sensibilité et l’honnêteté de son héros (« J’avoue que la faiblesse dont Julien fait preuve dans ce monologue me donne une pauvre opinion de lui », I, 22), et loue son hypocrisie (« Il ne faut pas trop mal augurer de Julien ; il inventait correctement les paroles d’une hypocrisie cauteleuse et prudente. Ce n’est pas mal à son âge. », I, 8). Si Stendhal fait l’éloge paradoxal de l’hypocrisie de son personnage, c’est qu’il fait de lui un reflet de « l’âpre vérité » (épigraphe du roman), qu’il révèle par son biais la société de son temps dans ses traits les plus sombres, qu’il peint un personnage contraint de jouer le jeu du milieu dans lequel il évolue. Les défauts du personnage sont un miroir de la société qu’il s’agit au final de juger, témoin la scène (I, 22) qui oppose Julien au sous-préfet de Maugiron, venu débaucher le jeune précepteur au profit de Valenod. « Sa réponse », nous dit le texte, « fut parfaite […] ; elle laissait tout entendre, et cependant ne disait rien nettement. […] [Le] sous-préfet, étonné de trouver plus jésuite que lui, essaya vainement d’obtenir quelque chose de précis. » Ainsi, l’hypocrisie du personnage est un moyen de stigmatiser celle des hommes qui font la France en 1830 et derrière le « rire » du jeune homme, c’est celui de l’auteur, et *in fine* du lecteur que l’on entend résonner.

Le moyen, d’après Lukacs (dans *Balzac et le réalisme français*, 1967), de sortir indemne de ce jeu social réside dans la mort du personnage : « Le destin de ces hommes [Julien Sorel, Fabrice del Dongo, Lucien Leuwen] doit justement démontrer la bassesse, les désagréments mesquins de toute l’époque, d’une époque dans laquelle il n’y a plus de place pour les grands descendants de la période héroïque de la bourgeoisie, de la période de la Révolution et de Napoléon. Tous ces héros de Stendhal sauvent leur intégrité morale par le fait qu’ils quittent la vie. […] aucun de ses héros principaux n’est corrompu au fond de son être par [sa] participation au « jeu » [social]. Une fougue ardente et pure, une recherche inexorable de la vérité permettent malgré tout à ces personnages de traverser la fange en préservant la pureté de leur âme ». Ainsi, les coups de feu dans l’église et le discours de Julien aux jurés permettent à l’auteur de dénoncer la société contemporaine en préservant la vertu de son personnage de manière à ce qu’il rejoigne les autres héros de Stendhal.

\*\*

On l’a vu, si le réquisitoire à l’encontre du héros du *Rouge et le noir* s’explique en partie, le romancier plaide largement en sa faveur et fait valoir nombre de circonstances atténuantes aux crimes de Julien. C’est-à-dire qu’il ne s’agit plus, en « Stendhalie », de juger les actions du personnage mais plutôt sa fidélité aux règles qu’il s’est lui-même fixées et en cela, Julien est irréprochable. « En marquant ses réserves, en nous persuadant de les prendre à notre compte, Stendhal nous met, vis-à-vis du héros dans la situation où nous place toute rencontre avec quelqu’un dont le comportement nous échappe ou nous déçoit : en le jugeant, nous l’adoptons ; il fait partie de notre univers. » (Castex) Ce qu’il s’agit de juger, au final, c’est moins le personnage de Julien que la société dans laquelle l’auteur le fait évoluer. Si distribution manichéenne des rôles il y a dans le roman, c’est pour stigmatiser les jésuites, la religion, les Bourbons.